

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 19 novembre au 1^{er} décembre 2018

Florence Seyvos



© Patrice Normand

Biographie

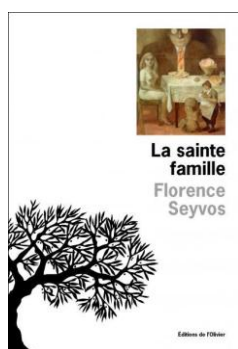
Florence Seyvos est née en 1967. En 1992, elle publie un récit, *Gratia*, aux Éditions de l'Olivier. Puis, en 1995, son premier roman, *Les Apparitions*, très remarqué par la critique. Pour ce livre, Florence Seyvos a obtenu en 1993 la bourse jeune écrivain de la fondation Hachette, ainsi que le prix Goncourt du premier roman 1995 et le prix France Télévisions 1995. Elle a publié, depuis, *L'Abandon* en 2002, *Le Garçon incassable* en 2013 (prix Renaudot poche) et *La Sainte famille* en 2016. Elle a également publié à l'École des loisirs une dizaine de livres pour la jeunesse et coécrit avec la réalisatrice Noémie Lvovsky les scénarios de ses films, comme *La Vie ne me fait pas peur* (prix Jean-Vigo), *Les Sentiments* (prix Louis-Delluc 2003) ou *Camille redouble*.

Bibliographie sélective

- *La Sainte famille*, Éditions de l'Olivier, 2016
- *Le Garçon incassable*, Éditions de l'Olivier, 2013. Prix Renaudot du livre de poche 2014
- *L'Abandon*, Éditions de l'Olivier, 2002
- *Les Apparitions*, Éditions de l'Olivier, 1995. Prix Goncourt du premier roman 1995 ; Prix France Télévisions du roman 1995
- *Gratia*, Éditions de l'Olivier, 1992

Présentation sélective des ouvrages

***La Sainte famille*, Éditions de l'Olivier, 2016**



Deux enfants, Susanne et Thomas. Une maison aux portes closes. Parmi les adultes qui les entourent, une mère autoritaire, un oncle faible et pervers, et – plus tard – un maître d'école sadique sont les figures d'une inquiétante toute-puissance. Seule Odette, qui est presque une simple d'esprit – ou une sainte ? – se préoccupe vraiment d'eux. Et puis il y a Mathilde, la cousine tyrannique qui ment tout le temps et, pourtant, dit la vérité. « Que me manque-t-il ? », se demande Suzanne.

Guidée par cette question, comme Ariane dans le labyrinthe, Suzanne revisite les moments et les lieux où tout s'est joué : le divorce raté des parents, la religion et le goût du blasphème, les premiers jeux sexuels, les nuits d'été au bord du lac, la cruauté, la bêtise. Dans le fol espoir de retrouver le chemin d'un paradis qui n'a peut-être jamais existé que dans son imagination.

Éditions de l'Olivier

Extrait de l'ouvrage

« Suzanne est derrière la porte de la chambre de son arrière-grand-mère. Elle n'ose pas entrer. Quand elle a posé sa main sur la poignée, elle a entendu un râle de douleur. Elle a précipitamment retiré sa main. Il y a eu un silence, puis un autre râle. Moins rauque que le premier, il ressemblait à un long soupir sonore. C'était comme si la douleur prenait la forme d'une voyelle pour s'exhaler par la bouche. Suzanne approche son oreille de la porte. En bougeant, elle veille à ne pas faire craquer le parquet sous ses pieds. Les soupirs se succèdent à intervalles réguliers, Suzanne les écoute attentivement, en guette chaque modulation. Elle a l'impression qu'à chacun d'eux, son arrière-grand-mère fait sortir de son corps un excédent de douleur. Cela la rassure un peu. Elle encourage en pensée son aïeule à pousser hors d'elle la douleur. »

Extraits de presse

Article publié dans *Libération*, août 2016, Virginie Bloch-Lainé

Un roman à la main leste par Florence Seyvos.

Dans une salle de classe, Monsieur Wild, l'instituteur, terrorise ses élèves qui attendent fébrilement qu'il explose. Le pire ne manquera pas d'arriver. On y est : Emile est élu bouc émissaire du jour par le maître, attrapé par son pantalon et agité au bord de la fenêtre (heureusement, la salle est au rez-de-chaussée) devant ses condisciples « *frappés d'horreur* » et complices par leur passivité. Les enfants accorderont à peine un regard à Emile une fois tout ce cirque terminé. « *Nous n'en parlons jamais entre nous. Notre peur est impossible à partager, notre honte ne regarde que nous-mêmes* », pense Suzanne, l'héroïne d'une dizaine d'années du nouveau roman de Florence Seyvos, *La Sainte Famille*.

L'économie du pouvoir, l'humiliation du soumis et la honte de celui qui abuse de son autorité, tels sont les sujets de ce livre bref, qui avance par ellipses et par succession de tableaux que séparent des mois, parfois des années, jusqu'à ce que nous quittions les enfants devenus adultes [...]

Ecrivain et scénariste, Florence Seyvos restitue les rapports de force tels que l'enfant les sent, mesurant les multiples interdits qu'ils brassent : interdiction de les dénoncer, de les interrompre, difficulté de les refuser lorsqu'on peut en bénéficier. Dans *La Sainte Famille*, les lieux comme les repères temporels ne sont pas donnés. Les personnages vivent probablement leur enfance dans les années 70 - Florence Seyvos est née en 1967 -, mais le texte est étanche à la liberté et à la permissivité associées à cette décennie ; une telle imperméabilité est rare. A la fin de *La Sainte Famille*, à l'occasion d'un dîner réunissant Suzanne, Thomas et leur mère (un passage magnifique), Suzanne justifie les corrections d'autrefois avec un inattendu : « *Mais c'était l'époque.* »

[...] Car le projet de *La Sainte Famille* était d'écrire « *à partir de sensations d'enfant, alors que pour le Garçon incassable [le roman précédent, ndlr], je parlais de portraits de personnages. Je n'avais pas la construction en tête pour la Sainte famille, je suis partie d'une vision que j'avais notée dans un carnet, celle de la salle de classe tenue par Monsieur Wild, une scène qui figure dans mon premier roman pour enfants. Depuis vingt ans, j'avais envie de la reprendre dans un roman pour adultes.* » Ce premier livre publié en 1990 s'intitulait *le Jour où j'ai été le chef*. Un chef, encore un. C'est la « *dévastation intérieure* » de Monsieur Wild qui intéresse Florence Seyvos. Mais elle n'écrit pas une histoire familiale désespérée ni désespérante, bien au contraire.

Article publié dans *L'Humanité*, septembre 2016, Sophie Joubert

Suzanne dans le labyrinthe de l'enfance

Après *le Garçon incassable*, une fiction autour de Buster Keaton, Florence Seyvos signe un livre sec et douloureux sur une enfance bourgeoise et corsetée.

[...] Suzanne et Thomas grandissent entre Lyon et la maison de leur grand-mère, Marthe, située au bord d'un lac. Le bâtiment ressemble à un « animal assoupi », presque mort, que les jeux des enfants pourraient réveiller. L'atmosphère est confinée, l'éducation corsetée et bardée d'interdits religieux. La violence sourd dès les premières pages. « Aussi molle et paresseuse que la peau du coude », la grand-mère Marthe règne sur sa sœur Odette, simple d'esprit, la seule personne aimante d'une famille qui prohibe les gestes d'affection. La mère, Hélène, frappe ses enfants à coups de laisse comme elle a vu sa propre mère le faire avant elle. La cousine, Mathilde, est une chipie tyrannique. Un oncle pervers et un instituteur sadique viennent compléter le tableau. Quelques indices, le mot « trolley », la mémoire tenace des deux guerres mondiales, laissent deviner que nous sommes dans les années soixante.

Suzanne, adulte, est la narratrice du premier et de l'avant-dernier chapitre. Comme un fondu enchaîné de cinéma, un coup de téléphone dans une maison vide enclenche le flash-back, une plongée dans l'eau froide de l'enfance. Guidée par la voix discrète et effacée de Thomas, qui prend le relais de la narration, Suzanne revisite les scènes comme on mène une enquête. La chronologie est bouleversée, au rythme des souvenirs. La peau granuleuse d'une vipère, un premier baiser donné sous contrainte, l'annonce du divorce et la séparation de la fratrie entre les parents déchirés. L'écriture est sèche, douloureuse et restitue la puissance de l'imaginaire enfantin : le téléphone comme un gros insecte, le « visage de pierre » d'une petite montagne surnommée Maurice.

Dans *le Garçon incassable*, Florence Seyvos racontait déjà l'histoire d'une sœur et d'un frère, un garçon lourdement handicapé dont le corps contraint par les exercices semblait aussi incassable que celui de Buster Keaton, cascadeur à ses débuts. La dernière scène de *La Sainte Famille* réunit Suzanne et Thomas, « cow-boys » reliés par un fil invisible, en parfaite osmose même s'ils dorment dans des chambres séparées. L'enfance n'est pas un vert paradis mais, à deux, on est plus fort pour terrasser le Minotaure.

Article publié dans *Livres Hebdo*, juin 2016, Olivier Mony

Suzanne, Thomas et leurs fantômes.

Deux enfants, une famille, des secrets, c'est *La Sainte famille*, nouveau roman et "scène des mystères" de Florence Seyvos.

"Ils s'étaient habitués à dormir seuls et à lire certaines nuits jusqu'à l'aube parce qu'ils avaient peur des fantômes." C'est une maison de campagne. Loin, près d'un lac, comme un complot de colère, un secret qui hésite à se dévoiler. A l'intérieur, chaque été, deux enfants : Suzanne, presque adolescente, et Thomas, son petit frère. Vestale des lieux, un gynécée mélancolique composé d'une vieille tante, bienveillante, un peu simple d'esprit et en butte pourtant à la complexité du monde, une grand-mère paresseuse et autoritaire, une aïeule qui achève ses jours dans la douleur et derrière une porte close. Passent aussi parfois l'oncle des enfants qui va en boîte de nuit et roule en cabriolet, qui boit et pleure le soir venu dans le giron de sa mère ; et la cousine Mathilde, qui est triste et

délurée, parle trop et dit la vérité. Les beaux jours durent longtemps. Trop, sans doute. Barthes n'écrivait-il pas que "*l'ennui est le territoire de l'enfance*" ? L'été passé, Suzanne et Thomas retournent vers leur père et leur mère, qui bientôt disparaîtra à son tour, vers les jours gris de l'école, vers un maître douloureux et violent, vers leur vie ou sa promesse. Et le temps passe comme ça, appelant sans cesse à la consolation.

La Sainte famille est le quatrième roman de Florence Seyvos. Il fait mieux encore que tenir les promesses magnifiques du précédent, *Le garçon incassable* (L'Olivier, 2013, prix Renaudot Poche chez Point). Il en prolonge les harmoniques, confirmant son auteure comme une grande romancière d'aujourd'hui sur l'enfance et ses sortilèges, tout en maraudant sur des territoires nouveaux. La "musique" de ce livre, où le mystère est roi, n'est pas seulement de chambre ; elle est celle de l'indécision du réel, de la volonté de ne l'appréhender que de biais. Les héros de Florence Seyvos, innocents magnifiques, traversés tels des corridors vides par le sacré, sont cousins de ceux d'Henry James, des "scènes initiales" chères à Pierre Jean Jouve, du Paul Gadenne de *L'Invitation chez les Stirl*. Leur discrétion est un chagrin et une politesse. Celle que l'on doit à la vie lorsqu'elle a partie liée avec le mensonge.

Article publié dans *Télérama*, août 2016, Martine Landrot

Dans la maison familiale, en butte à des adultes immatures, un enfant se réfugie dans ses pensées. Un territoire secret exploré avec finesse.

Téléphoner dans une maison vide, en toute connaissance de cause, parce qu'elle veut parler aux rideaux orange, à la gerboise empaillée, à la table de nuit en Formica. Voilà ce dont Suzanne est capable. Et voilà une belle ouverture de roman, à la fois stridente et ouatée comme dans un rêve. Un simple coup de fil, et la pelote intime de la jeune femme se déroule par à-coups, laissant apparaître les nœuds serrés, durs comme des cailloux, de son enfance aux aguets. Suzanne passait ses vacances dans cette maison de famille quand elle était petite, ou plutôt quand elle était grande car Florence Seyvos a toujours eu l'art de l'inversion des rôles, et des personnages tapis dans les coins, fondus dans le décor, caméléons transparents et omniscients. Elle aime orchestrer les combats entre chiens et loups, où s'affrontent en silence enfants faussement soumis, mais vraiment meurtris, et adultes immatures, capricieux et craintifs, dévastés par le pouvoir que l'âge leur impose.

Dans son précédent livre, *Le Garçon incassable*, la romancière montrait comment un enfant handicapé pouvait être aussi souple et intrépide que Buster Keaton. Cette fois, elle suit le regard implacable d'une fillette passe-muraille, confrontée à la violence multiforme des êtres qui l'entourent. Le mot « porte » revient très souvent dans ce roman sur la porosité d'un enfant qui cherche à établir son territoire mais se voit sans cesse piétinée, balayée, éjectée, ou, au contraire, assiégée, envahie, submergée par des proches en proie à la même obsession qu'elle : maintenir un périmètre de sécurité pour survivre. L'héroïne a du mal à dire « je », au point même de laisser parfois son frère raconter leurs souvenirs, au gré de changements de points de vue dans le récit, imperceptibles et troublants. C'est la marotte de Florence Seyvos, qui s'était déjà amusée à ce jeu de chaises musicales narratives dans son dernier livre.

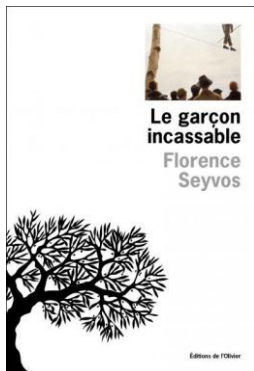
Laisser les autres s'approcher ou leur faire barrage ? Suzanne tranche en se réfugiant sur un terrain de liberté absolue : les pensées. Florence Seyvos multiplie les incursions acérées dans le cerveau-caveau de son personnage, où se mitonnent coups bas et actes de bienveillance qui ne verront jamais le jour, projets mort-nés qui la maintiennent en vie. Être spectatrice de sa propre existence, la commenter in petto jusqu'à l'assourdissement intérieur, telle est la technique de Suzanne pour meubler sa peur du vide. Florence Seyvos donne le meilleur de son écriture dans ces paroles secrètes d'une grande acuité.

Florence Seyvos présente *La Sainte famille*, août 2016, Librairie Mollat



[Voir la vidéo](#) (durée : 12 min 26).

***Le Garçon incassable*, Éditions de l'Olivier, 2013**



Lorsque la narratrice arrive à Hollywood pour y effectuer une recherche biographique sur Buster Keaton, elle ne sait pas encore que son enquête va bifurquer dans une direction très personnelle, réveillant le souvenir d'Henri, ce frère « différent » qui l'a accompagnée pendant toute son enfance. Quel rapport entre ce garçon dont le développement mental s'est interrompu, et le génie comique qui deviendra l'un des inventeurs du cinéma ?

Éditions de l'Olivier

Extrait de l'ouvrage

« C'est un portrait en noir et blanc. Un garçon brun, souriant, en T-shirt rayé, les mains sur les hanches, regarde droit dans l'objectif. Il a de grands yeux sombres, des traits réguliers. Son visage reflète un mélange de douceur et de détermination, et il y a quelque chose de légèrement frondeur dans son regard et son attitude. On ne sait quel âge lui donner, douze ans ? dix-sept ans ? Ses traits sont encore enfantins, son expression presque celle d'un adulte. Je connais cette photo depuis toujours. Elle est accrochée dans la chambre de mes parents. Elle est dans l'appartement de ma grand-mère, à Lyon, et aussi dans sa maison en Savoie où nous passons l'été. Elle est en petit format dans le portefeuille de ma grand-tante. »

Extraits de presse

Article publié dans *Elle*, juin 2013, Anne Diatkine

Et si "Le garçon incassable" était le plus beau récit de l'année ? Il s'agit d'une jeune femme, à Los Angeles, sur les traces de Buster Keaton. Buster Keaton, star du muet, traité comme une chose qu'on laisse tomber sans que, jamais, il bronche. Buster Keaton, garçon incassable, garçon serpillière, avec lequel on peut frotter le sol, et qui adore ça. Keaton, garçon vedette, toujours plus invincible, récalcitrant à toute douleur. On oublie la jeune femme qui écrit cette biographie, mais on la retrouve quelques chapitres plus loin, enfant, face à un autre garçon incassable : Henri, un frère qui lui tombe dessus, fils du nouveau mari de sa mère, alors qu'elle a 11 ans. Comme Buster, Henri est insensible à la douleur. Ou plutôt il ne peut pas la dire. Henri se méfie des bonnes et des mauvaises nouvelles, car il sait qu'elles exigent des réactions appropriées. À la mort de son père, il dit : "Eh bien, je n'aimerais pas être à sa place." "Le Garçon incassable" est une histoire d'amour. Celle d'une petite fille face à l'altérité qui, toute sa vie, aura soin de protéger son frère, et de déchiffrer la logique des émotions qui ricochent sur lui, sans l'atteindre. Quant à Keaton, elle ne l'abandonne pas. Florence Seyvos est épatante de simplicité. Pour dire son désarroi face à un film qui s'est arrêté, elle écrit : " Buster ne sait tellement pas quoi faire qu'il en profite pour se marier." Il y a presque vingt ans, Florence Seyvos s'était fait remarquer par un premier roman, "Les Apparitions". L'excellente nouvelle du "Garçon incassable" est que le talent ne se perd pas.

Article publié dans *Le Figaro*, mai 2013, Astrid de Larminat

Dans son roman *Le garçon incassable*, l'écrivain met en miroir deux personnages mystérieux, Buster Keaton et un jeune handicapé.

La narratrice a fait la connaissance d'Henri lorsqu'ils avaient dix ans. Il est devenu son frère adoptif. Trente ans après, elle se rappelle la première fois qu'elle a vu son grand corps raide et frêle qu'une chiquenaude suffisait à faire perdre l'équilibre. Sa jambe et son bras gauche étaient légèrement atrophiés.

Son esprit aussi était bancal. Son père, qui l'avait élevé seul avait tout mis en œuvre pour le normaliser, l'astreignant à des séances de rééducation intraitables, l'obligeant à apprendre par cœur des phrases avec subordonnées compliquées. Si bien qu'Henri parlait, mais un peu comme un automate, soucieux de prononcer les bons mots au bon moment. Jamais il ne se plaignait. Son comportement lui avait valu tellement de remontrances qu'il avait peur de se faire gronder s'il exprimait des états d'âme. Cet enfant, qui deviendra grand sans être jamais tout à fait adulte, - dégageait, en dépit de sa fragilité, au cœur même de cette fragilité, « une étrange impression de – force ».

Entre deux scènes de la vie d'Henri - Henri part à l'école, Henri au cinéma, Henri fait du vélo, Henri prend le train - la narratrice évoque le destin d'une autre personnalité, Buster Keaton, le grand acteur du cinéma muet, dont la vie et l'œuvre furent placées sous le signe de la chute. Son premier rôle, à cinq ans, avait été celui d'une chose lorsqu'il était la vedette du spectacle burlesque de ses parents. Son père, qui lui avait attaché une poignée dans le dos, le lançait sans ménagement, dans les coulisses ou dans la salle, et Buster chaque jour devenait un meilleur projectile.

Le rapprochement entre ces personnages aurait pu être artificiel - à l'écran, Buster Keaton fait preuve d'une élégance dans la maladresse qu'Henri n'a évidemment pas. Mais non, il n'y a rien de forcé dans ce roman. L'auteur, Florence Seyvos, articule ces deux récits sans exagérer la symétrie. Elle ne peut expliquer sa fascination ni son affection pour ces deux êtres, elle se contente de les contempler, de s'exposer à leur mystère. Henri paraît toujours absorbé par quelque chose qui échappe à son entourage. De même, écrit-elle, Buster Keaton est « un jeune homme sur qui tout glisse, aussi résigné que résolu ». Elle perçoit chez l'un et l'autre « un noyau réfractaire ».

On s'interroge : pourquoi leur inadéquation au monde dégage-t-elle une étrange beauté ? Serait-ce qu'elle met en lumière, comme autrefois le fou du roi, le manque de consistance et l'arbitraire des principes qui régissent la vie en société ?

Article publié dans *Télérama*, avril 2013, Martine Landrot

[...] Le garçon incassable s'appelle Henri. Prognathe, squelettique, dormant avec une mentonnière, le bras dans un tube de plastique pour l'empêcher de s'atrophier, il avance cahin-caha, tombe et se relève toujours sans moufter. Le garçon incassable s'appelle aussi Buster Keaton. Enfant de la balle lancé sur scène par ses parents comme un noyau de cerise craché dans un jardin, l'acteur subit son destin de projectile avec un admirable stoïcisme. Florence Seyvos retrace ces deux existences sans les mêler, grâce à un montage parallèle à la David Griffith, à l'affût du temps qui passe. Inspiration, expiration. Henri suspend son souffle, immobile. Buster voltige dans le vent, en mouvement permanent. Parfois, Henri trébuche sur le tapis, comme dans un gag de film de Keaton. Parfois, Keaton perd sa chaussure au cours d'une cascade, comme dans la vie d'Henri.

Si « attendre est l'une des choses qu'Henri sait le mieux faire », c'est aussi le point fort de Florence Seyvos, reine de l'observation sous cloche. Elle a choisi deux personnages dont la condition même est de s'exposer à la curiosité des autres, pour parler de son thème de prédilection : le regard. Jusqu'où peut-on scruter l'autre, jusqu'où peut-on être spectateur de soi ? Tout est question de focale, répond-elle, avec un art du flou et de la mise au point, une écriture tantôt cotonneuse, tantôt acérée. Pour se regarder soi-même, il faut se dédoubler, au risque de se confondre avec les autres ou de se perdre de vue, voire de disparaître de tout champ de vision. Comme Henri, qui laisse passer tout le monde dans la file du cinéma, pendant plusieurs séances de suite, pétrifié à l'idée d'avancer. L'identification, avec ses héros préférés, ses ancêtres, ses enfants, est un jeu dangereux dont Florence Seyvos cherche à comprendre les règles une fois qu'il est lancé. Au bout de ce livre abrupt et pudique, elle parvient à une conclusion : l'humanité de l'être triomphe toujours d'un corps abîmé, pour qui sait l'entrevoir.

Une discrète narratrice se cache entre les pages du livre, comme entre deux portes. Lancée dans un voyage à Los Angeles, sur les traces de Buster Keaton, « L'Homme qui ne rit jamais », elle est aussi la sœur d'Henri, « en rit ». Rire ou ne pas rire, parler ou se taire, ces questions demeurent sans réponse dans la tête de cette fille qui a choisi la transparence. Ses doutes quant au visage à afficher, sa tentation de l'invisibilité, ses injonctions de maîtrise de soi, insufflent au roman une magie presque spectrale. C'est elle, la véritable héroïne du livre, fille fragile en appui sur deux garçons incassables, forte femme épaulant deux gueules cassées. Chez Florence Seyvos, rien n'est jamais définitif, la silencieuse inversion des rôles est une question de survie.

Chronique diffusée dans l'émission, *Le temps des libraires – France Culture*, septembre 2014, Joël Hafkin, librairie *La boîte à livres*, Tours

[Écouter la chronique](#) (Durée : 4 min.)

L'Abandon, Éditions de l'Olivier, 2002



« J'ai été inconditionnelle jusqu'au début de notre liaison. Je n'ai pas supporté qu'il devienne accessible. Je voulais qu'il reste sur son piédestal. Je voulais qu'il m'aime, mais pas qu'il soit amoureux de moi. D'une certaine manière, j'ai instantanément cessé de l'aimer et n'ai eu de cesse de vouloir rétablir, par des artifices, l'équilibre rompu. Plus tard, j'ai souffert comme tout le monde, j'ai été désespérée, humiliée. Mais la douleur la plus profonde, celle qui me laissa inconsolable, la douleur première qui causa toutes les autres, fut la tristesse de le voir tomber dans mes bras. »

Éditions de l'Olivier

Extrait de l'ouvrage

« J'avais presque dix-huit ans quand Richard est devenu mon professeur de violoncelle. Je n'aimais pas les hommes, surtout les profs, j'en avais peur. Je n'aimais pas non plus les femmes. J'étais simplement habitué à Mme Bonnet, qui m'avait donné des cours pendant cinq ans. Quand j'ai appris que j'allais avoir un homme pour professeur, j'ai envisagé de quitter le conservatoire.

Il était déjà dans la salle quand je suis entrée, méfiante, haineuse et apeurée, comme si je risquais de prendre des coups. Il m'a demandé de m'installer et de jouer ce que je voulais. J'ai bafouillé que je n'avais pas d'idée. Ce qui te passe par la tête, ça n'a pas d'importance, a-t-il répondu. J'avais espéré qu'il me vouvoierait. »

Extraits de presse

Article publié dans *L'Express*, octobre 2002, Christine Ferniot

La narratrice n'a pas dix-huit ans lorsqu'elle rencontre Richard, son nouveau professeur de violoncelle. Ebahie par cet adulte viril, elle décide de le séduire, sans bien comprendre où cela peut mener. Parfaite adolescente un peu rêveuse, tête à claques et romantique, elle est agaçante et touchante à la fois, affirmant la tête haute : « J'ai été inconditionnelle jusqu'au début de notre liaison, un an et demi plus tard. Je n'ai pas supporté qu'il devienne accessible. Je voulais qu'il reste sur son piédestal... » Jouer avec les sentiments, les siens et ceux d'un être un peu lointain, essayer la jalousie, la liaison durable, la drague ou la vraie passion, se sentir une espionne en cherchant à tout savoir de la vie de cet homme loin d'elle, la jeune fille passe ainsi d'un sentiment à l'autre mêlant la réalité et le mauvais roman, la passion charnelle et les lectures Arlequin.

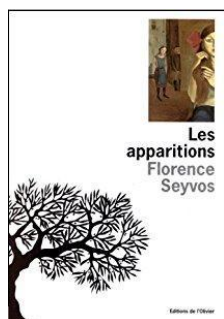
Florence Seyvos déroule sur la pointe des pieds un drôle d'agenda pour fille à la vanille, à la fois timide et délurée. Elle dit les petites choses de l'amour quotidien, les médiocrités et les grandes espérances. Journal d'une jeune fille provocatrice, version adolescente des récits abrupts d'Annie Ernaux. *L'abandon* commence comme une histoire de sale gamine et s'achève en cri de solitude, celui de la détresse insurmontable de l'abandon.

Article publié dans *Le matricule des anges*, novembre-décembre 2002, J.G.

Un court récit : l'histoire d'une jeune élève qui s'éprend de son professeur de musique. Disons qu'elle a besoin de s'assurer qu'elle ne lui est pas indifférente. S'ensuit une liaison clandestine, au gré des absences de l'épouse. L'héroïne a mal lors des rapports sexuels, et son partenaire redoute de mettre son mariage en péril. Quel est donc l'intérêt de cette bluette ? Le ton incisif, l'absence de graisse, de désir de faire beau, une exacte précision de chaque scène. À côté d'une certaine malignité que révélera la narratrice, il y a sa naïveté, à laquelle répond celle de l'amant, surpris de son aubaine. Mais c'est la femme qui raconte l'histoire, et elle la raconte d'autant mieux que c'est elle qui la conduit. Peut-être la finesse du récit faiblit-elle lorsque son terme approche.

L'auteur a certes rempli son contrat implicite, il n'en reste pas moins que le lecteur a l'impression que c'était un peu court...

***Les Apparitions*, Éditions de l'Olivier, 1995**



« Depuis l'âge de cinq ans, José aimait se prendre pour une voiture. Il était très maigre, mais ses gestes prenaient beaucoup de place, et ses éclats de rire étaient sans appel. »

Alice est la sœur de José. Ils ont grandi ensemble. Un jour, Alice a mystérieusement rejoint les adultes. José, lui, a continué à attendre. C'est un enfant « différent », disent les autres.

Les autres, Alice a appris très tôt à les connaître. Leurs gestes sont sans grâce, leur cœur sans amour, leur vie sans joie. Disons qu'il s'agit de la bourgeoisie française... Et toute cette laideur lui saute à la figure. Heureusement qu'elle a de l'humour, sans cela elle risquerait bien de succomber.

Éditions de l'Olivier

Extrait de l'ouvrage

« Alice improvise un départ digne. Elle se retourne pour dire au revoir, d'une voix qu'elle voudrait ferme. L'homme et la femme la regardent. Le chat siamois cligne des paupières. Alice pense qu'elle va tomber dans l'escalier. Ils sortent dans la nuit. Alice a la main crispée sur le bras de José qui a la main crispée sur sa valise. Il voudrait demander où est garée la voiture, mais il s'abstient. Leurs pas claquent sur le trottoir. Tout à coup, Alice tire brutalement le bras de José pour qu'il s'arrête. Elle sort des clés de sa poche. Elle ouvre à son frère et monte à la place du conducteur. Elle claque la portière et éclate en sanglots. Elle hoquette des insultes en s'accrochant au volant. »

Extraits de presse

Article publié dans *Libération*, mars 1995, Anne Diatkine

Lorsqu'on cueille Alice au début du roman, elle est déjà adulte et mortifiée par des paroles désobligeantes, et toujours encombrée d'un demi-frère handicapé, José, en séjour pour l'instant dans une famille d'accueil. Lorsqu'on cueille Alice sans qu'elle nous soit présentée autrement que par ce qu'elle dit, on est tout de suite surpris par la justesse grossissante des dialogues, et étonné de notre surprise même. Comme si, sous la plume de Florence Seyvos, des phrases comme « Merci. Je ne recompte pas. Je vous fais confiance » recelaient des trésors inexplorés avant elle. Ou comme si la réplique « Où ai-je donc mis ma tête ? », assortie du geste adéquat, avait un caractère particulièrement spirituel dans la bouche de José. Il y a une énigme, une énigme légère et tenace qui ne se dissipera qu'après la lecture, lorsqu'on aura enfin compris que, durant tout le roman, l'écrivain aura montré et fait vivre ses personnages, en s'épargnant toute description, analyse, mention d'âge, de métier, couleur de cheveux, ville d'origine, maintes choses qui habituellement épaississent les êtres de fiction dans la tête des lecteurs.

Pourtant, le roman de Florence Seyvos, 28 ans, dont c'est le deuxième pour adulte mais qui en a écrit aussi quelques-uns pour les enfants, n'a rien d'éthéré ou d'abstrait. Si les personnages se construisent par ce qu'ils disent et par de menus gestes que l'auteur consent à noter comme si elle visualisait une scène et qu'elle la décrivait, leurs sujets de conversation sont avant tout prosaïques, et il s'agit de se laver les cheveux sans risquer la noyade. Donc, une femme qu'on suppose jeune et l'auteur dira lors d'une conversation qu'elle n'aurait pas pu l'imaginer plus vieille qu'elle, en compagnie de son jeune demi-frère qui n'a jamais rejoint le monde des adultes, et qui est toujours là, entre elle et son amoureux provisoire, entre elle et sa meilleure amie qui attend des confidences, entre elle, l'écran de cinéma et le cône à la fraise qu'il ne peut s'empêcher de faire couler le long de son pull. Pourquoi est-on tellement ému par sa manière de dire qu'il manque à tout le monde, et surtout à sa sœur ? Probablement parce que l'auteur n'éprouve jamais le besoin d'écrire ce à quoi le lecteur pense en lisant les dialogues, et que son silence, paradoxalement, rend limpide son texte. Il y a une rupture avec un homme « qu'Alice s'est mise à aimer pour compenser le dégoût et le mépris qu'il lui inspirait », l'attente du coup de téléphone salvateur, et la découverte désolée « qu'on n'est pas censé attendre un coup de fil après une rupture. Que les ruptures sont justement faites pour ça. Pour rompre ». Quand, quelques pages plus loin, Florence Seyvos laissera tomber son héroïne pour regarder sa vie à une autre époque, on ne saura toujours pas comment elle se sera accommodée de sa déception amoureuse.

Le livre est construit en trois parties, autant de périodes de la vie d'Alice qui ne sont pas distribuées de manière chronologique. Ce sont trois pièces d'un puzzle avec des ellipses et des zones d'ombre, des morceaux d'enfance, où la mère de l'enfant est au Brésil et où la petite fille s'accommode de mères suppléantes et de lettres. Parfois, la mère suppléante est très sympathique et « fait de son mieux pour réfréner les questions ». C'est Suzanne, qui manque un tout petit peu d'argent et qui rend des visites à la maison de retraite voisine. Pointe une idée, stimulée par les nombreuses bagues de valeur de la vieille tante Emilie et par son chien qui avale tout ce qui traîne. « Si ça se trouve... elle ne s'en apercevra jamais. Et moi, ça me tire d'affaire un peu avant l'heure. (...) Emilie sait qu'elle a des petits trous de mémoire. » Alice dans le rôle de la complice ? Elle accepte avec un plaisir mêlé de remords et de crainte, qui accroît encore sa délectation. Les scènes de vol chez les vieilles dames, puisque le tandem Suzanne-Alice s'avère récidiviste, sont très douces, et le lecteur se range effectivement du côté des voleuses de diamants, avec leurs ruses qui prennent la forme de tartes aux fraises et de brioches, et leur sage application à chercher obstinément la bague dans tous les recoins de l'appartement lorsque la vieille dame s'aperçoit de la perte. Conclusion de la tante Emilie, qui craint de créer la panique dans la maison de retraite : si sœur Madeleine « *revient ce soir, je lui dirai*

que je l'ai retrouvée ». Conclusion outrée de Suzanne : « *C'est fou, tout de même. Oncle Marcel a travaillé comme un forçat pour lui offrir cette bague, avec un diamant aussi somptueux. (...) Maintenant, elle la perd, et c'est tout ce que ça lui fait. »*

Comme dans les autres parties, Florence Seyvos abandonnera les deux complices avant que l'on sache si elles ont réussi à dévaliser toutes les retraitées, et si elles ont fini par se faire prendre. Comme dans les autres parties du roman, il y a une brisure de la logique, et un changement de cap de ce qui est moral. Lorsqu'on clôt le roman sur Alice qui fuit dans un champ de maïs une bande de mystiques, il est l'heure de reprendre le texte à son commencement, puisque Alice est alors sans doute la jeune femme de la première partie, mi-brisée mi-affectueuse, entre son demi-frère et son amoureux.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél. 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

- Brigitte Chartreux, directrice Vie littéraire et Développement de la lecture publique
b.chartreux@crl-franche-comte.fr

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté